

Pour un modèle cybernétique des systèmes de signification

CIDMAR TEODORO PAIS
Universidade de São Paulo

RÉSUMÉ

L'auteur examine la possibilité de construire, *sur des propositions hjelmsleviennes*, un modèle théorique, à vocation cybernétique, d'un système de signification donné. Ce modèle devrait permettre de rendre compte, quoique d'une façon élémentaire, des éléments et opérations concernées dans l'analyse des données culturelles, le traitement de l'information, la génération et le renouvellement des relations de signification, la syntaxe opérationnelle et hyperprofonde impliquées, qui conduisent, à leur tour, à l'élaboration d'un univers sémiotique, résultant du processus de structuration et équivalant à une "vision du monde". Le modèle essaye de montrer, dans une perspective panchronique, au sens large, comment le système de signification se renouvelle constamment, soutenu en équilibre dynamique, étant doté de mécanismes d'auto-régulation et auto-alimentation.

RESUMO

A partir das proposições hjelmslevianas, o autor estuda a possibilidade de construir um modelo teórico, de inspiração cibernética, de um sistema semiótico determinado, que permita dar conta, ainda que de maneira rudimentar, dos elementos e das operações envolvidas nos complexos mecanismos da análise dos dados culturais, do tratamento da informação, da geração e da reformulação das relações de significação, da sintaxe operacional e hiperprofunda implicadas, e que conduzem à construção de um universo semiótico, resultante desse processo de estruturação e equivalente a uma "visão do mundo". O modelo procura mostrar, numa perspectiva panchrônica, em seu sentido amplo, como o sistema se renova constantemente, dotado que é de auto-regulação e auto-alimentação.

À la suite des propositions de L. Hjelmslev et E. Coseriu, les linguistes se sont aperçus qu'il était bien difficile sinon impossible de rendre compte de la structure et du fonctionnement des systèmes linguistiques dans une approche synchronique stricte. L'étude des langues naturelles ayant montré très clairement que leur fonctionnement est inséparable de leur évolution, une posture méthodologique trop rigide risquerait de laisser de côté quelques uns des aspects les plus importants du processus linguistique. En effet, en tant qu'instrument de communica-

tion, au sens large, responsable de la codification d'une vision du monde, une langue ne peut fonctionner d'une façon satisfaisante que dans la mesure où elle évolue constamment et, inversement, cette évolution ne peut avoir lieu que dans l'acte linguistique et à travers celui-ci. D'autre part, du point de vue de l'analyse, la méconnaissance de son origine rend particulièrement ardue l'explication d'une structure.

Le développement de la sémiotique, telle qu'elle a été conçue par Greimas, a permis, plus récemment, de faire l'extrapolation des modèles hjelmsleviens et de les appliquer aussi, dans plusieurs projets scientifiques, à la description des systèmes signifiants non linguistiques.

Dans cette perspective, il devint nécessaire d'opposer *système de signes* selon une conception synchronique — et *système de signification* — Suivant un modèle panchronique —.

Cette distinction entraîne de nombreuses conséquences épistémologiques et méthodologiques.

Ainsi, si l'on considère, d'après Saussure, qu'un système de signes comprend un répertoire d'éléments, ou un inventaire, et un ensemble de règles permettant leur combinaison dans des énoncés (et, par conséquent, dans des textes) — linguistiques ou non-linguistiques —, on est amené à concevoir un système de signification comme une organisation plus complexe et plus dynamique.

Pour répondre aux besoins de communication de l'homme avec son interlocuteur, avec lui-même et avec le monde qui l'entoure, pour lui permettre d'intégrer des données de l'expérience dans un univers cohérent, il faut qu'un système de signification soit capable non seulement d'établir une signification dans le parcours syntagmatique du discours et véhiculer, de cette façon, une information, mais aussi qu'il puisse générer de nouvelles relations de signification, produire de nouvelles grandeurs et même de nouvelles lois combinatoires, rendant possible la reformulation d'une vision du monde. De ce point de vue, tout système de signification recèle un système de signes et est nécessairement plus large que celui-ci.

Cette conception invite à la construction d'un modèle théorique, fondé sur les propositions hjelmsleviennes, que l'on pourrait appeler "cybernétique"; il devrait rendre compte, quoique d'une façon rudimentaire, des mécanismes fort complexes de fonctionnement d'un système de signification.

Il faut donc poser, d'abord, qu'un système de signification est un même temps générateur et véhicule de signification et d'information.

Nous devons distinguer ensuite:

a) une *structure vide*, c'est-à-dire, des modèles de relations, susceptibles d'être décrites, à un niveau hyper-profond, selon les

modèles logico-mathématiques et qui constitueraient, pour ainsi dire, *l'intersection structurale* de tous les systèmes de signification; cette *structure vide* serait donc projectable sur les substances ou, si l'on veut, une sorte de machine sémiotique;

b) une substance sémantique *susceptible d'être structurée*, c'est-à-dire, susceptible de devenir l'investissement de la *structure vide*; ce serait l'ensemble des données de l'expérience, considérée comme un *continnum amorphe*, selon Hjelsmlev, ou, d'un autre point de vue, de *l'information potentielle*;

c) une substance d'expression susceptible de devenir le support, le véhicule de l'information relative aux données de l'expérience et, par conséquent, de devenir elle-même un autre type d'information;

d) une *substance structurée*, ou, ce qui revient au même, une forme dotée de son investissement;

e) un instrument de structuration: le code;

f) un opérateur — nous ne le prenons pas ici au sens logique du terme mais au sens informatique —, c'est-à-dire, le sujet compétent appartenant à une communauté socio-linguistique;

g) le processus de structuration;

h) le résultat de la structuration.

Pour mieux comprendre le modèle, on pourrait se placer maintenant au moment — théoriquement conçu — où le sujet compétent fait démarrer un processus de structuration. Pour une question méthodologique, nous prendrons en considération un seul code, alors que nous savons bien que, dans une communauté donnée, les codes fonctionnent parallèlement et interfèrent constamment les uns sur les autres.

Le sujet — l'homme — ayant la compétence d'un code impose la *structure vide*, c'est-à-dire, la forme en puissance sur les substances susceptibles d'être structurées, en la projectant sur celles-ci. Nous dirons, alors, que l'information potentielle est soumise à un *traitement*, au sens informatique du mot.

Or, comme l'on sait, il y a, dans l'ensemble de la sémiotique humaine, des codes qui se caractérisent par des traitements très différents de l'information. D'une façon élémentaire, on peut dire qu'il y en a qui traitent l'information d'une façon *séquentielle*, ou, si l'on veut, qui traitent les données les unes après les autres, sur l'axe du temps; il y en a d'autres que traitent l'information en parallèle, c'est-à-dire, où les données sont traités simultanément, du point de vue de l'axe du temps; on peut distinguer encore les codes qui procèdent à un traitement *discontinu* de l'information, en la réduisant à des éléments discrets, alors qu'il y en a d'autres qui le font d'une

façon continue et globale. Evidemment, la substance d'expression est responsable, en bonne partie, de ces caractéristiques.

Tout cela exige que l'on pose deux niveaux de filtrage dans un système sémiotique. Un premier filtre sera placé nécessairement entre l'ensemble des modèles de structure susceptibles d'être utilisés par l'homme — et susceptibles, comme nous l'avons vu, d'être décrits par un métalangage logico-mathématique — et l'ensemble des modèles susceptibles d'être utilisés dans un code particulier. En effet, on comprend aisément que le code linguistique, par exemple, ne peut utiliser *directement* les structures spatiales, étant donné sa nature *séquentielle*. Ainsi, pour que des structures spatiales puissent être traitées dans un code de ce type, il faudra qu'elles soient transformées en structures séquentielles. Par contre, s'il s'agissait du code architectonique, la traduction *directe* de l'information séquentielle linguistique serait impossible.

Chaque code ne possédant qu'une partie des structures susceptibles d'être utilisées par l'homme, celui-ci aura naturellement besoin de plusieurs codes pour structurer sa "vision du monde", même si l'un d'entre eux, le code linguistique, devrait assumer la part la plus prépondérante et significative, semble-t-il, de ce travail.

Un deuxième filtre prend place entre l'ensemble des modèles de structure d'un code et les substances devant être soumises au traitement. Il impose alors à ces substances les limitations et la nature de cette structure potentielle. De cette façon, si, par exemple, dans la substance sémantique — les données de l'expérience, il existe un *continuum* dans la transformation de la *fontaine* en *ruisseau*, et ce celui-ci, en *fleuve*, — on ne saurait dire, dans la nature, en quel moment exactement le ruisseau *devient* fleuve, on s'aperçoit immédiatement, par les termes mêmes que nous avons employés, que le code linguistique *installe de la discontinuité* dans le continu, filtrant du même coup toute information continue. Il en est de même, évidemment, pour la substance d'expression.

Revenons, donc, à notre modèle.

En utilisant un code qui renferme des modèles de structures, l'homme impose une même forme potentielle aux deux substances, celle de l'expression et celle du contenu. Toutes les deux subissent, donc, le même type de filtrage. Il en résulte alors une forme dotée d'investissement ou, si l'on veut, de la substance structurée, ordonnée, organisée. Les modèles de structure étant les mêmes, les relations qui s'établissent à l'intérieur des deux substances sont du même type, ce qui a amené Hjelmslev à dire qu'elles étaient *isomorphes*, c'est-à-dire, susceptibles d'être décrites par le même métalangage.

Il s'établit ainsi une relation de dépendance expression-contenu qui est la fonction sémiotique, génératrice de la grandeur, indéfinissa-

ble *a priori*, signe. Du même coup l'information potentielle devient de l'information *utilisable*. Étant donné que la relation de dépendance expression-contenu, c'est-à-dire, la fonction sémiotique ne peut être générée qu'à l'intérieur dans un système de signification, on comprend aisément qu'une même information *potentielle* — soit de la substance du contenu, soit de la substance de l'expression, mène à la génération de significations différentes selon le code employé, d'où un système de relations signifié-signifiant, signifié-signifié et signifiant-signifiant qui n'ont d'existence que dans le cadre du système qui les a générées. Par conséquent, elles ne seront "traduisibles" qu'en partie, d'un système à l'autre, compte tenu des filtrages différents auxquels la substance a été soumise.

Parallèlement, l'information potentielle initiale soumise au traitement par des codes différents, dans la même communauté, aboutira nécessairement à des informations utilisables qui ne seront pas identiques; elles auront, évidemment une intersection qui permet une traduction relative, due à l'identité de l'information initiale et à l'intersection structurale des codes, dont nous avons parlé un peu plus haut. Quoi qu'il en soit, toute tentative de "traduction entraînera une perte d'information, d'un côté, résultant du double filtrage et, d'un autre côté, un certain "gain": le code récepteur essaie de "combler" cette perte par des éléments propres à sa nature, qui, évidemment, n'étaient pas compris dans l'information qui a fait l'objet de la traduction.

Si le code en question est le code linguistique, les deux substances — sémantique et phonique — seront structurées selon des modèles séquentiels et discontinus, d'où le caractère discret, déjà signalé, des éléments ainsi constitués. De cette manière, le *continuum* sémantique étant analysé en traits discontinus, distinctifs — les sèmes — le découpage linguistique imposé aux données de l'expérience produit alors des "objets", c'est-à-dire, des ensembles de sèmes — les semèmes —, d'où résulte un réseau de relations entre sèmes, semèmes et domaines d'expérience dont l'ensemble constitue l'univers semémique.

D'une façon analogue, l'analyse linguistique du *continuum* phonique — substance de l'expression — faite en traits distinctifs — les phèmes — produit à son tour, des ensembles phémémiques, dont le réseau configure l'univers phonologique.

Étant donné l'isomorphisme des deux plans, il devient aisé de constater des correspondances entre la forme du signifiant et la forme du signifié et de vérifier, malgré la différence de substance, l'identité des modèles structuraux, ce qui revient à dire qu'une même forme a été imposée aux deux substances, caractérisant ainsi l'unité structurale du système.

On voit, alors, que le système semémique et le système phémémique, intégrés, donnent lieu à la génération des grandeurs signes et à

l'établissement de l'univers lexical, où, plus exactement, de l'univers sémiotique linguistique.

Cet univers sémiotique, dont chaque élément se définit par sa relation intra-signe — fonction sémiotique — et par l'ensemble de ses relations avec les autres éléments — relations signifiant-signifiant et signifié-signifié —, est donc le résultat du processus de structuration. Il intègre, après les avoir codifiés, les données de l'expérience, dans un système signifiant. Ce n'est qu'à ce moment que celles-ci prennent une signification pour l'homme.

En l'affirmant, nous avons seulement l'intention de souligner la séquence chrono-logique des opérations, à l'intérieur du modèle et nous ne nous référons nullement à une possible diachronie de la constitution des systèmes de signification.

L'univers sémiotique ainsi établi équivaut à une "vision du monde". Il correspond *grossa modo* à la conception synchronique dans un système de signes, comprenant et les éléments disponibles pour l'actualisation et les lois de leur combinatoire.

Il faut alors distinguer deux niveaux de syntaxe, à l'intérieur d'un système de signification et poser, en même temps, deux types de créativité.

Il y a, d'une part, une syntaxe opérationnelle permettant l'actualisation des éléments, ou, si l'on veut, une syntaxe générative *stricto sensu*. Elle comprend, comme nous le savons, la syntaxe phonologique, la syntaxe qui règle la combinatoire des morphèmes à l'intérieur des lexies, ou intra-lexies, la syntaxe intra-syntagme, la syntaxe de l'énoncé, au niveau phrasique, et encore la syntaxe transphrasique, qui régit la structuration et la production des discours.

A un niveau plus profond de la structure, d'autre part, une syntaxe qui permet d'engendrer de nouvelles significations, au niveau du système, des nouvelles grandeurs et même — bien que cela ait lieu généralement sans que les sujets en prennent conscience — de nouvelles lois, de nouveaux modèles combinatoires.

D'où la nécessité de faire le départ, comme nous l'avons dit plus haut, entre la créativité, telle qu'elle est conçue dans la grammaire générative traditionnelle, et celle qui se traduit par le renouvellement du système de signification lui-même.

On pourrait alors poser que:

Système de signification = {code × univers sémiotique}
(ou sémiotique)

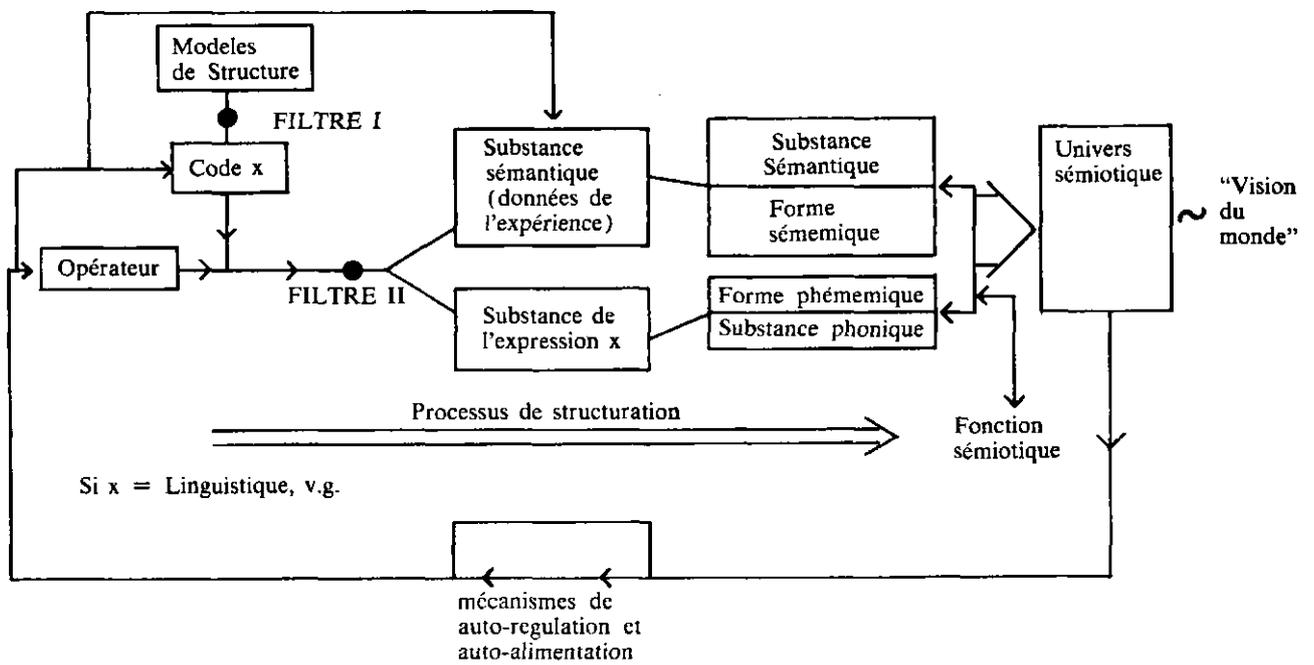
Chaque nouvelle analyse produit un changement dans la structure de l'univers sémiotique, soit par la redistribution des éléments, soit

par la génération de nouvelles grandeurs-signes, provoquant une mutation correspondante dans la "vision du monde".

Or, cet univers sémiotique n'existe que dans la compétence des usagers du système. En outre, il fait partie, évidemment, des données de l'expérience des usagers. Tout changement de l'univers sémiotique amène ainsi, immédiatement, un changement du code et, d'autre part, toute analyse des données de l'expérience, une fois accomplie, devient elle-même un élément pour l'analyse d'autres données et est susceptible, en même temps, d'être soumise à une nouvelle analyse.

On s'aperçoit alors que la structure d'un système de signification est par définition dynamique et que celui-ci ne peut exister ni fonctionner que s'il se renouvelle constamment: un système de signification est donc doté d'un mécanisme d'auto-régulation et d'auto-alimentation.

(V. p. ste.)



Systeme sémiotique = {Code × Univers Sémiotique}